

Homélie du 4^{ème} dimanche de carême - Année C.
7 avril 2019 - Église St Jean-Baptiste - Athènes

Lecture : Lc : 15,1-3 ; 11-32

La liturgie de ce 4^{ème} dimanche de carême nous fait entendre l'une des plus célèbres paraboles de l'Évangile de St Luc, l'une des plus connues aussi, la parabole appelée, généralement, « *la parabole de l'enfant prodigue* ». Cette parabole a fait l'objet de multiples commentaires, elle est la matière de livres entiers. Je ne voudrais pas en prendre prétexte pour vous assommer d'une homélie plus longue qu'à l'ordinaire. Pour en traiter dans une homélie, il faut nécessairement se limiter. Je choisis donc d'aborder ce récit en fonction du contexte dans lequel l'Église nous la fait entendre : ce temps du carême. Le carême a débuté, pour bon nombre d'entre nous, par l'imposition des cendres qui était accompagnée de cette interpellation : « *Convertissez-vous et croyez à la bonne nouvelle !* » Mais qu'est-ce que se convertir ? Les textes des premiers dimanches de carême - et cette parabole de St Luc en particulier - visent précisément à nous faire découvrir - ou à nous faire approfondir- ce que signifie « se convertir ».

Pour ce faire, suivons le cheminement du fils cadet de la parabole, celui que l'on appelle communément le « fils prodigue ». Il commence par réclamer à son père sa part d'héritage, son dû, pour quitter la maison paternelle. A cette étape, il est assez surprenant de constater que le père ne lui demande aucune explication, ne lui fait aucun reproche. Le père ne fait aucune pression, ni matérielle ni psychologique. Il respecte la liberté de son fils quoi qu'il lui en coûte - et la suite de la parabole nous manifesterà ce qu'il lui en a coûté. Étonnante révélation de la liberté que Dieu nous accorde. Dieu, le Père, ne fait rien pour nous retenir contre notre gré.

Mais, une fois parti, le fils cadet ne tarde pas à dépenser tout son bien et à se trouver dans le besoin, et même dans la misère. Croyant s'être libéré en quittant la maison familiale, il se trouve dépendant comme il ne l'a jamais été, contraint d'aller garder des porcs, le statut le plus méprisable que l'on puisse imaginer pour un juif. C'est au cœur de cette situation d'extrême dénuement que s'opère la conversion du fils. La traduction du lectionnaire nous dit : « *Il rentra en lui-même* ». Littéralement, le grec dit : « *Εἰς αὐτόν δε ἐλθὼν* » *Alors, il vint à lui-même* ». Par cette expression, St Luc veut nous faire comprendre que jusque-là ce fils cadet n'était pas vraiment lui-même, il était comme « aliéné », mais voilà que la situation de détresse opère en lui comme un électrochoc. Le fils « revient à lui-même » - comme certains grands malades ou accidentés, plongés dans le coma, se mettent à un certain moment à retrouver leurs esprits. Cette expression contient donc un enseignement précieux sur la conversion. La conversion n'est pas simplement un « changement » mais c'est un retour à soi-même. Une reprise de conscience. Dans la conversion, le converti fait l'expérience d'être rendu à lui-même, après avoir été aliéné par le péché, ici par une fausse idée de la liberté.

Notons cependant que cette prise de conscience, si elle est indispensable à la conversion, ne suffit pas à elle seule. Après cette prise de conscience, deux étapes sont encore

nécessaires : une décision et sa réalisation. C'est ce que mentionne le texte en affirmant qu'après avoir opéré ce retour sur lui-même, le fils cadet prend la décision ainsi formulée : « *Je vais retourner chez mon père, et je lui dirai...* ». Puis vient le temps de la réalisation de la décision : « *il partit donc pour aller chez son père...* ». Se convertir consiste donc en un processus qui comprend trois étapes :

Une prise de conscience, un retour en soi-même.

Une décision.

Et sa réalisation dans les faits.

Un retour sur soi-même qui n'aboutirait pas à une décision ne serait qu'un état d'âme inconsistant.

Une décision sans sa réalisation en ferait une pure velléité.

Mais une action qui ne résulterait pas d'un retour en soi-même ne serait que de l'agitation.

Ce qui frappe cependant dans la suite du récit, c'est que, dès que le fils s'est mis en route, il apparaît que toute l'initiative revient alors au père : « *Comme il était encore loin, son père l'aperçut et fut saisi de compassion, il courut se jeter à son cou et le couvrit de baisers* ». Il semble, par cette description, que le père n'attendait de son fils que de se mettre sur la route du retour. Pour le reste, le père s'en charge.

Toute cette partie du récit, qui décrit l'activité presque fébrile du père, manifeste que la conversion du fils était encore bien incomplète. En effet, au moment de décider de son retour, le fils formule ainsi sa motivation : « *Combien d'ouvriers de mon père on du pain en abondance et moi, ici je meurs de faim ! Je me lèverai, j'irai vers mon père et je lui dirai : Père, j'ai péché contre le ciel et envers toi. Je ne suis plus digne d'être appelé ton fils...* ». Cette prise de conscience n'est encore, pour le fils, que prise de conscience de ses erreurs, de sa faute. Mais devant les initiatives incroyables du père à son égard, le fils va cette fois prendre conscience de l'amour du père.

Ainsi cette parabole nous révèle que la conversion ne consiste pas simplement à confesser ses erreurs, à décider de changer et à prendre les dispositions pour ce faire, mais elle consiste aussi - et sans doute faut-il dire surtout - à reconnaître l'incroyable amour du Père à notre égard. Ainsi comprise, la conversion n'est pas simplement incitation à un effort coûteux, elle est reconnaissance émerveillée de l'amour de Dieu qui nous fait accéder à la joie. C'est ce qui faisait dire récemment au pape François : « L'essentiel du sacrement de pénitence et de réconciliation, ce n'est pas le péché mais la miséricorde de Dieu. »

A ce sujet, je voudrais revenir sur un autre mot grec de notre texte, celui qui est traduit dans la version liturgique par « Il (le père) fut saisi de compassion ». En grec : « « *εσπλαγχνίση* » ou en grec moderne : « *εσπλαγχνία* » or ce terme signifie : les entrailles. Le père littéralement fut « remué aux entrailles ». Une situation personnelle m'a aidé à comprendre l'aspect extraordinaire de ce message. Parmi les amis de ma famille, un couple a traversé une terrible épreuve. Leur fille aînée, à l'âge de 15 ans est partie de la famille et a disparu dans les milieux de la drogue et de la prostitution. Les parents n'eurent, à certains moments, que quelques indices de son existence. Mais d'elle, aucune nouvelle. Au bout de

quelques années, son père avouait : « pour moi, ma fille est morte ». Il désespérait de la revoir jamais. Mais sa mère espérait toujours et c'est finalement au terme de 9 ans d'errance que leur fille est revenue, certes dans un état de santé absolument délabré mais elle était de retour. Cela m'a aidé à comprendre que l'attitude de Père de la parabole de l'enfant prodigue n'était pas tant un amour paternel qu'un amour maternel. Une mère garde un lien « viscéral » avec son enfant dont elle ne peut pas désespérer alors qu'un homme, de manière très compréhensible, peut désespérer. Voilà qui en dit long sur ce qu'est l'amour du Père tel que le présente Jésus dans l'Évangile. Qu'il nous dissuade de tout discours – souvent entendu - dénonçant le côté purement masculin de la représentation du Dieu chrétien. Le Père de Jésus Christ nous aime d'un amour maternel. Voilà l'ultime message de cette parabole.

Pierre Salembier sj